

— Demande au petit Jésus qu'il ramène papa Jean.
— Alors avait répondu l'enfant, il va venir, c'est certain, car Noël ne refuse jamais rien.

Ces naïves paroles avaient mis une espérance au cœur de la mère.

Au moment où elle déposait l'enfant endormi sur son lit pour faire ses derniers préparatifs de départ, elle tressaillit en entendant frapper à la porte.

— Entrez ! dit l'homme d'une voix rude.

La porte s'ouvrit, un homme d'une stature presque colossale pénétra dans l'appartement. Ce ne pouvait être qu'un voyageur égaré, car ses habits dénotaient une grande aisance ; mais on ne pouvait voir son visage, caché dans l'ombre d'un chapeau à larges bords. D'une voix basse et presque timide il demanda l'hospitalité.

— Soyez le bienvenu dans notre pauvre logis, dit le paysan.

Il n'en put dire davantage ; l'étranger s'était découvert, et quoiqu'il fût méconnaissable, la mère n'avait pas hésité.

— Mon fils !

— Ma mère !

Ces deux cris retentirent. Oui, c'était bien lui ; mais brusquement le vieillard se mit entre eux.

— Va t'en, misérable, dit-il, et toi, femme, souviens-toi que nous n'avons pas de fils.

— Mon père ! dit l'homme.

— Ne m'appelle pas ainsi, va-t'en ! répéta le vieillard.

— Pardonnez-moi ! je souffre tant.

— Te pardonner ! Ah je voulais oublier le passé, tu viens de me rappeler. Qu'as-tu fait de ta douce compagne ? Qu'as-tu fait de ton enfant ? Qu'as-tu fait de ton honneur ? Souviens-toi de ta révolte, fils ingrat ! Tu souffres, mais c'est justice : voilà l'expiation, tu dois la subir. Encore une fois, va-t'en ! J'avais pitié du pauvre, pour toi il n'y a pas de place ici.

— Je vais partir. Cependant, au nom de ma mère dont vous brisez le cœur en ce moment, écoutez-moi avant de me condamner. Oui, j'ai été un fils indigne ; oui, j'avais mérité votre courroux ; mais, je me suis repenti. J'ai abandonné le jeu, la boisson, pour redevenir un honnête homme ; j'ai travaillé : voyez, mes cheveux ont blanchi à la peine. Cette expiation que je dois subir, elle me torture depuis cinq ans : c'est assez sentir peser sur moi la malédiction de mon père. Je ne viens pas vous demander le pain de l'aumône, car j'apporte de l'or ; ce que je veux, ce que je vous demande à genoux, c'est votre pardon, votre bénédiction. Pour arriver jusqu'ici, j'ai bravé mille dangers ; ma mère que j'ai tant fait souffrir m'a reçu dans ses bras ; vous, mon père, vous, qui aviez accueilli l'étranger, dites, chasserez-vous votre enfant ?

Le vieillard se taisait toujours. Les bras croisés sur la poitrine, il considérait cet homme agenouillé devant lui ; il regardait les larmes sillonner ses joues pâles et se perdre dans sa barbe blonde ; il voyait son regard suppliant, et néanmoins il hésitait encore.

Soudain, une petite voix se fit entendre. Pierre, debout près de l'enfant prodigue lui disait doucement :

— Tu pleures, Monsieur. Oh ! je t'en prie, ce que tu désires, demande-le au petit Jésus ; puis je mettrai tes souliers dans la cheminée, près des miens, et comme à moi, tout ce que tu auras demandé, Noël te l'apportera !

Il ne pleurait plus, le pauvre Jean. Ivre de joie, il couvrait de baisers le visage de son petit Pierre.

Son père lui tendait les bras, sa mère lui souriait à travers ses larmes ; mais il ne voyait rien, rien que son fils bien-aimé.

— Je suis ton papa Jean, murmurait-il à son oreille, je t'aime, grand-père t'adore ; dis-lui qu'il me pardonne. Je vous rendrai heureux ; je réparerai le passé, je te prodiguerai des trésors de tendresse, je t'aimerai pour deux, cher petit orphelin ! A genoux près de moi, dis : Grand-père ne le chassez pas.

— Grand-père ! commença l'enfant en levant ses yeux d'azur.

— Jean ! Jean ! s'écria le vieillard, je t'ai pardonné, je te bénis, mon fils ! Mes enfants, mes chers enfants, venez que je vous presse sur mon cœur !...



L'ADORATION DES BERGERS

Ils passaient des bras du père dans les bras de la mère ; et c'était un crépitement de baisers, un mélange confus de rires et de sanglots : quelque chose comme le bruit des soupirs de la brise, égayé par un chant d'oiseau.

A ce moment le dernier coup de la messe tinta.

— Grand-mère, dit l'enfant, en adressant un gracieux sourire à son père, c'est Noël qui l'a ramené, allons l'en remercier.

— Oui, mon bien-aimé, c'est Noël qui nous réunit, répondit l'heureuse mère ; mais c'est par tes petites mains qu'est passée la bénédiction régénératrice.

Et tous quatre se rendirent au pied de la crèche, dans l'humble chapelle du hameau, afin de rendre grâce au divin Nouveau-Né de cette nuit de bonheur qui effaçait à jamais le souvenir terrible de la malédiction, pour faire place à cette pensée sublime : " Le Pardon ! "

L'ARBRE DE NOËL

Voici une bien jolie scène, toute domestique, celle-là, du saint jour de la Nativité. C'est l'exposition de l'arbre de Noël, aux pays où vit encore cette touchante coutume. Jusque dans la plus humble chaumière on a économisé pour procurer aux petits cet éblouissant festival, cette fête unique. A l'heure dite, le vert sapin se dresse dans la plus grande pièce de l'habitation, avec les traditionnelles bougies et les lanternes qui s'accrochent à ses branches comme des fruits étincelants, et l'étoile qui le surmonte. Et puis voilà qu'une bénédiction de fruits rares, sous forme de jouets de toute espèce, plus ou moins riches et recherchés, selon les moyens, apparaissent dans l'arbre enchanté et s'offrent aux mains avides qui vont les cueillir.

Maintenant, au dehors, la tempête peut rager ; autour de la bonne bûche qui flambe dans l'âtre, toute la famille est bien heureuse, bien gaie, en l'honneur du petit Jésus qui naît au monde.

La pauvreté de Bethléem a bâti nos temples magnifiques. — BONNET.

Paul Herda de Cron